

Carrières et catacombes de Paris, le mot est dit, reste à analyser la chose, à savoir la fascination d'une partie non négligeable de la population (pas seulement parisienne) pour ce qui est le paragon de l'entre-dessous du sol. À tel point qu'entre 1815 et 2015 ce sont plus de 250 romans français¹ qui évoquent peu ou prou cette interface parisienne, qui ne représente rien de moins que les racines minérales de notre ville-capitale. Mais tous les arts sont concernés par ce milieu souterrain atypique : la peinture, la sculpture, la poésie, les chansons décrivant le phénomène de nos jours (mais depuis la fin du XIX^e siècle, il existe également des dizaines de parodies² évoquant ces sous-sols parisiens sur des airs connus autrefois mais parfois oublié aujourd'hui !)

Des catacombes sur la scène théâtrale au théâtre dans les catacombes

Toujours est-il que le théâtre ne fut pas épargné par cette épidémie catacombesque, et certains acteurs contractèrent la fièvre éponyme. Et tout comme « Paris souterrain », titre utilisé par plusieurs auteurs, celui de « Catacombes de Paris » n'est pas original, et il est en même temps ambigu, car on peut y entendre à la fois les anciennes carrières souterraines dénommées abusivement ainsi même par les autorités, que l'Ossuaire municipal, les Catacombes avec un C majuscule, l'un des quatorze musées gérés par la Ville de Paris. C'est ce que reflètent exactement les diverses pièces de théâtre qui contiennent directement dans leur titre les mots carrières et/ou catacombes, ce dernier alors effectivement synonyme de l'ossuaire municipal ou bien signifiant tout simplement les carrières souterraines parisiennes dans leur globalité.

Des pièces de théâtre abordèrent ce thème, très rapidement après l'ouverture au public de l'ossuaire municipal (en 1809) puisque la première connue fut jouée le 1^{er} mars 1820. Et pour la période entre 1820 et 1880, on a retrouvé sept à huit pièces qui contiennent directement dans leur titre ces mots carrières et/ou catacombes.

Une première pièce s'appelle d'ailleurs tout simplement « Les Catacombes ». C'est un mélodrame en 3 actes par Eugène Cantéran de Boirie et Théodore Baudoin d'Aubigny. La première fut jouée au théâtre de la Porte Saint-Martin le 1^{er} mars 1820.

Puis l'on trouve « Les Catacombes de Paris » (drame en 3 actes et un prologue), par Émile Fontaine, dont la première fut jouée au Théâtre du Panthéon le 7 mars 1844.

Quelques jours plus tard se fut « Les carrières Saint-Jacques », drame en 3 actes et un prologue par Auguste Jouhaud, joué pour la première fois le 30 mars 1844 au Théâtre du Luxembourg.

« Les carrières de Montmartre », mélodrame populaire en 5 actes 8 tableaux et un prologue par Ch. Dupeuty et E. Bourget fut joué au Théâtre de la Porte Saint-Martin à partir du 10 mai 1855.

Une autre pièce s'intitulant « Les Catacombes de Paris », là encore drame en 5 actes³, fut écrite par Paul Félix Taillade et jouée pour la première fois au Théâtre Beaumarchais le 28 janvier 1860.

Auguste Jouhaud écrivit une seconde pièce sur ce sujet « Les carrières d'Amérique » (drame en 4 actes), dont la première eut lieu au Théâtre Lafayette le 22 février 1868.

Une troisième pièce s'intitule aussi « Les Catacombes de Paris ». Ce drame en 5 actes, qui fut écrit par Hippolyte Jules Demolère (dit Moleri) et Élie Bertrand Berthet (ou Mirrèle ?), vit sa première le 24 février 1872 au Théâtre Beaumarchais.

Il semblerait qu'à cette même époque, une pièce se soit aussi intitulée « les Carriers de Montrouge », mais nous n'en avons pas encore trouvé trace.

¹ Voir à ce sujet « Catacombes, histoire du Paris souterrain (dans la littérature) » (édition Le Passage - mai 2015). Tandis que concernant la production anglophone, c'est pour l'instant une cinquantaine de romans qui a été identifiée.

² La géologie parisienne au travers des chansons estudiantines de Grandes Écoles, par Gilles Thomas, p.21-35 de la revue « ABC Mines » de l'École des Mines de Paris, n°34 (février 2012).

³ Les tableaux ont pour titres : L'enfant du bandit, La ferme de Montrouge, Jean l'ahuri, Le cabaret de la rue d'Enfer, Les catacombes de Paris, et Le cadeau de noces. Les intitulés sont parfaitement évocateurs, mais il est en revanche intéressant de noter que si la fin de la pièce se déroule bien dans l'ossuaire des catacombes de Paris, nous sommes en 1770, alors que celui-ci ne sera créé qu'à partir du mois de décembre 1785 !

Alors que de nos jours, si le sujet est moins porteur dans cet art du spectacle vivant, il n'en est pas pour autant totalement absent. Signalons qu'avant d'être diffusé à la télévision, le roman de Gaston Leroux, « La double vie de Théophraste Longuet ⁴ » dans lequel est décrit un long séjour des personnages sous Paris, fit l'objet de représentations sur la scène théâtrale ⁵, tandis que « Le Bal des Huissiers / *Paris Goddess* » (écrit par George E. Gore ⁶) attend encore les planches qui l'accueilleront. Alors qu'une représentation d'une pièce moderne fut donnée à l'aube du XXI^e siècle dans la même nuit deux fois de suite dans l'ossuaire municipal il y a quelques années, mais cette expérience ne fut jamais renouvelée ⁷.

Pierre-Léonce Imbert et consort sous Paris

Concernant le titre « Les Catacombes de Paris », un roman d'Élie Berthet s'intitule lui aussi ainsi, mais il est beaucoup plus connu que sa pièce de théâtre de par le succès d'édition qu'il rencontra. Une première version en 1832 (*in folio* imp. L. Grimaux) ne comprenait que 20 pages, puis existent une édition en 4 volumes in 8° (éditions L. de Potter) en 1854, une édition in 8° de 140 pages (aux Bureaux du siècle) et une édition en 2 volumes in 16 (chez Hachette) en 1863. L'édition de 1856 connut 22 réimpressions entre sa première parution et 1877 ! Ce qui dénote plus qu'un simple intérêt du public pour ce sujet dans la littérature.

Pierre-Léonce Imbert écrivit donc en 1867 cet essai qu'il intitule également de ce titre ambigu, mais avec lequel il est sûr d'accrocher le lectorat. Il y décrit par le menu un exemple de visite qu'il avait l'habitude de faire dans les carrières sous Paris (ossuaire inclus), sans en demander l'autorisation à qui que ce soit, et en y invitant régulièrement des amis ou des personnalités. Il publia à nouveau ce texte modifié par des adjonctions ou des suppressions (voire des auto-censures) en 1876, en tant qu'onzième chapitre qu'il intitule « Paris souterrain », dans son recueil « À travers Paris inconnu » qu'il dédicace à Paul Perrey, auteur des illustrations de l'édition de 1867. La promenade décrite précisément a été effectuée ce « jour-là » ⁸ par cinq personnes guidées par Pierre-Léonce Imbert (« votre serviteur, qui a souvent, hélas ! mangé du cheval enragé entre les buttes Chaumont et les buttes Montmartre ⁹ ») et Paul Perrey (« qui a beaucoup voyagé dans les plaines de Montrouge »), peintre qui fréquenta beaucoup les rives de la Bièvre ¹⁰. C'est là que le sujet nous intéresse particulièrement car parmi les invités à cette escapade se trouvait Mounet-Sully, mais il y avait aussi Claude Cochey un jeune statuaire ¹¹, un botaniste... et deux touristes, grands voyageurs devant l'éternel car décrits comme ayant « goûté du caviar sur le sommet neigeux du mont Olympe ».

Il est intéressant de noter d'ores et déjà que Mounet-Sully et Cochey n'apparaissent que dans la version de 1876, remplaçant dans la liste des impétrants pénétrants sous Paris deux autres botanistes. Et de plus il est alors qualifié de Sociétaire de la Comédie française. L'était-il vraiment au moment de sa visite, ou bien Imbert lui donne-t-il cette qualité parce qu'il l'est devenu depuis, c'est-à-dire au moment de la publication du reprint ?

Mounet-Sully ne fait alors rien d'autres que mettre ses pas dans les traces d'un de ses illustres prédécesseurs sur les scènes parisiennes : Talma (qui visita semble-t-il les carrières de Paris en 1802, comme le laisse supposer l'inscription ci-après, visible sous la rue Saint-Jacques).

⁴ « La double vie de Théophraste Longuet » fut d'abord publiée en feuilleton de 49 épisodes dans *Le Matin*, du 5 octobre au 22 novembre 1903, (avant d'être édité par Flammarion en 1904), mais ce « roman-concours » portait alors le titre : « Le chercheur de trésors ». Des énigmes amenant à des trésors étaient distillées dans chaque parution, mais aucun n'était à trouver sous Paris.

⁵ Adaptée par Jean Rougeul, cette pièce fut jouée au théâtre Grammont en 1959-1960, sur une mise en scène de René Dupuy, avec entre autres Michel Bouquet.

⁶ http://www.baldeshuissiers.fr/Page_2.html

⁷ *41 autobiographies*, avec Maïmé Dufour-Kowalski.

⁸ Ou plutôt dès la fin de la journée, puisqu'il s'agit au choix, d'une nuit du mois de mars 1867 (selon la première version de son récit paru sous forme d'essai), ou au cours du mois d'avril (selon le recueil de 1876).

⁹ Allait-il trouver refuge dans les carrières de gypse comme les pauvres hères que nous décrivent Eugène Sue ou Nerval ?

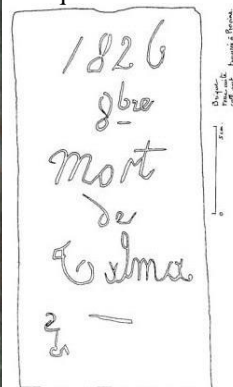
¹⁰ Né à Paris au XIX^e siècle, représentant l'école française, il exposa de 1867 à 1879 au Salon de Paris des paysages et quelques aquarelles. Parmi ses peintures on peut noter « Un chemin sous les saules à Bièvre », « La lisière des bois de Vélize » et « Un soir à Monez (Jura) ».

¹¹ Sculpteur de l'École française né à Nuits (Côte-d'Or), mort à Constantine en 1881.

Le buste mortuaire de Talma (collection du MNHN de Paris)



Gravure incisée sur une tuile pour évoquer son décès.



L'autographe de Talma sous Paris, à l'aplomb de la rue Saint-Jacques « côté du Couchant ».

S'étant rassemblés pour cette activité nocturne qui ne portait pas encore de nom¹², ils utilisèrent comme moyen d'accès au Paris souterrain un puits au milieu d'un chantier de fondations, dans lequel pendait un câble. Pénétrer tous dans les carrières de Paris leur pris 2 minutes, temps nécessaires donc pour descendre de 20 mètres, mais surtout remonter pratiquement 100 ans en arrière puisque les galeries architecturées dans lesquelles ils vont circuler n'ont commencées à l'être qu'à partir de 1777. Peut-être n'est-ce pas involontaire, mais dans la version de 1867, Imbert qui connaissait bien son sujet avait écrit qu'ils étaient dans les Catacombes, avec un C majuscule. Et lors de la réimpression de ce texte, le mot perd cette capitale initiale. On peut supposer qu'il a voulu ainsi, ce qui est souvent l'artefact utilisé, distinguer Catacombes, autrement dit l'Ossuaire municipal, de catacombes, l'ensemble des carrières sous Paris qui sont plus exactement les « *galeries de servitude établies au niveau des anciennes carrières souterraines de la ville de Paris* », formulation fastidieuse et donc décourageante quant à son emploi reconnaissons-le. En effet, le groupe va d'abord déambuler dans les carrières avant d'arriver à accéder à l'Ossuaire proprement dit.

Ils sont bien évidemment munis de moyens d'éclairage divers et variés constitués « *d'une lanterne, de bougies* », mais aussi de vivres, suivant ainsi les recommandations parues quelques années plus tôt au sujet de tels périples souterrains, mais qui ne concernaient pourtant que la visite publique du musée des Catacombes. Il était ainsi conseillé « *de se vêtir chaudement, d'apporter quelque provision de bouche, au moins le classique petit pain, non qu'il fût question de célébrer dans la demeure des morts un banquet funéraire, mais parce que l'on comptait rester quatre heures à faire cette exploration, et qu'il était à craindre que dans ces froides et humides régions quelqu'un ne fut pris de défaillance.* »¹³ À l'époque, les carrières sous Paris étaient encore hantées, pour ne pas dire peuplées de monstres... volants : « *des chauves-souris fouettaient [leurs] coiffures de leurs ailes membraneuses* ».

Ils s'arrêtèrent dans un carrefour, et firent ce qui est usuel en ce genre de situation lorsqu'il est prévu de demeurer quelque temps sur place, ils éteignirent leurs bougies afin de les économiser et allumèrent un punch¹⁴, et ce qui s'y passa est si peu banal que cela mérita de demeurer dans les annales, savoir :

« *Mounet-Sully nous dit alors la Curée, de Barbier. Durant dix minutes, transporté par le grand souffle patriotique qui traverse les strophes sonores, il nous tint haletants sous sa parole vibrante. Les échos grondaient, sinistres, dans les ténèbres des galeries : nous entendions « hurler les cloches », « la grêle des balles siffler » et la Marseillaise répondre « au lugubre accent des vieux canons de fonte ». Puis, tout à coup, la « vierge fougueuse », la Liberté, « forte femme aux puissantes mamelles, à la voix rauque »,*

¹² La néonymie « cataphile » ne sera créée qu'au début des années 80's lorsque Jack Lang commanditera une étude à Barbara Glowczewski, qui la publiera par la suite sous le titre : *La Cité des Cataphiles. Mission anthropologique dans les souterrains de Paris* (Librairie des Méridiens, 1983).

¹³ *Esquisse sur les Catacombes de Paris et sur les Catacombes de Rome, la montagne Montmartre et le mont Valérien*, L.F. Hivert (ancien libraire-éditeur) (paru en 1860).

¹⁴ Firent-ils réchauffer cette boisson alcoolisée à base de rhum, parfumée de citron et de cannelle ?

si vigoureusement sculptée par Rude, se dressait, radieuse, aspirant à pleines narines l'odeur âcre de la poudre, livrant ses « durs appas » aux terribles caresses des « bras rouges de sang », et dans l'Ossuaire frémissaient les os épars des victimes de la rue, et dans l'air, autour de nous, se formaient des spectres de combattants, et nous voyions la sainte canaille

Broyer un trône

Avec quelques tas de pavés.

Non ! jamais peut-être cette poésie qui cingle comme un coup de fouet, éclate comme la trompette apocalyptique, ne remua plus profondément des âmes passionnées pour les idées modernes. Le décor était fantastique comme un conte d'Hoffmann. Toutes les formes, indécises, se perdaient dans ces noirs opaques qu'affectionne Ribot¹⁵. Noyés dans l'ombre, vaguement léchés par les langues bleues du punch, qui nous coloraient de teintes livides, nous semblions écouter du fond de la tombe les sublimes appels la vie de la Déesse populaire.

Le jeune et grand artiste de la Comédie-Française a, depuis, créé des rôles qui l'ont classé parmi les meilleurs tragédiens de notre époque ; jamais il ne fut mieux inspiré, plus émouvant que dans ce sombre carrefour. »

De la musique profane dans l'ossuaire et les galeries circonvoisines

Certes, cela s'était déjà produit il est vrai, mais pas avec un déclamant de cette renommée ! Par exemple, le 1^{er} février 1874, le sieur Marcellin « *piqueur de la ville de Paris, attaché au service des catacombes (section de la barrière d'Enfer)* » fut arrêté, sur le coup des deux heures du matin place Denfert-Rochereau (mais alors simplement d'Enfer) ; il s'y trouvait en compagnie d'environ 25 personnes qui dispersèrent à l'approche des forces de l'ordre¹⁶. Ils revenaient d'une telle promenade souterraine, agrémentée d'une collation dans les Catacombes, sous la conduite de ce garde-magasin de l'Inspection des carrières. Mais, le plus grave pour notre contrevenant à la charge officielle, c'est qu'il « *avait sans doute organisé cette promenade pour en tirer profit* », puisqu'il avoua avoir été payé pour cette excursion privée, et que ce n'était semble-t-il pas la première fois qu'il organisait une telle bal(1)ade. « *Le Sr Marcellin s'est entendu avec quelques jeunes gens disant faire partie d'une Société chorale, qui lui ont demandé de descendre dans les carrières pour y chanter des chœurs [...]. Il importe de remarquer toutefois, ce qui atténue dans une certaine mesure la culpabilité du Sr Marcellin, que la visite n'a pas eu lieu dans l'Ossuaire, dont les portes sont fermées par des clefs qui sont exclusivement entre les mains de Mr l'Inspecteur Général des Carrières [à l'époque Édouard Descottes] et de l'Ingénieur soussigné [Octave Keller, qui deviendra par la suite Inspecteur général], et il n'y a lieu d'entendre par le mot Catacombes que les carrières souterraines existant sous Paris* ». On peut en déduire d'une manière certes hâtive mais sans grand risque de se tromper, que ce fut certainement dans les carrières de Port-Mahon aisément accessibles à partir de l'ossuaire à l'époque que se déroula cette cérémonie païenne. L'employé sans scrupule de l'Inspection des carrières eut à s'acquitter d'une amende de 20 francs, et subit en rétorsion une diminution de salaire durant trois mois, car non seulement il reconnut les faits, « *en témoignant le plus grand repentir* », mais « *il ne faudrait pas s'exagérer d'ailleurs la faute commise. Les carrières ne constituent pas un lieu inviolable loin de là. Les champignonnistes y accèdent librement par leurs puits ; il en est de même d'un certain nombre de propriétaires dans Paris. Dès lors le fait d'avoir facilité la visite des carrières constitue une faute assimilable seulement à une infraction à la discipline des ateliers.* » Si même les « *gardiens du temple* » ne sont pas irréprochables...

Cette chorale « *d'amateurs* » ne constitua au final que le prélude d'un concert clandestin organisé lui directement dans l'Ossuaire le 2 avril 1897, entre minuit et deux heures du matin. L'organisation d'un tel événement rassemblant une centaine de personnes, avait aussi été rendue possible grâce à la complaisance de deux ouvriers de l'Inspection. Aussitôt leur méfait découvert, ils furent immédiatement révoqués, ce concert ayant été jugé scandaleux et immoral... mais réintégrés quelque temps après. Pourtant, au cours de ce concert, les musiques étaient de circonstance et avaient été interprétées par des musiciens recrutés parmi les artistes de l'Opéra. On put y entendre la *Marche funèbre* de Chopin et celle de la *Symphonie héroïque* de Beethoven, les *Choral* et *Marche funèbre* des

¹⁵ Théodule Ribot, né à Saint-Nicolas-d'Attez (Eure) le 8 août 1823 et mort à Colombes (Hauts-de-Seine) le 11 septembre 1891, était un peintre réaliste.

¹⁶ Document conservé dans les manuscrits de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris.

Perses, tirés du ballet éponyme de Xavier Leroux sur la pièce d'Eschyle. Des poèmes furent aussi déclamés, l'« *Ave Maria* », de M. Alla, « *Aux catacombes* », de M. Marlit, et le clou de la manifestation fut la déclamation des vers d'Henri Cazalis sur lesquels Saint-Saëns avait composé son célèbre poème symphonique de *La Danse macabre* :

*Zig et zig et zag, la mort en cadence,
Frappant une tombe avec son talon,
La mort à minuit joue un air de danse,
Zig et zig et zag, sur son violon.*



Une commémoration de cet événement fut organisée sous Paris fin juin 2014, en dehors de l'ossuaire mais dans une salle souterraine du 14^e arrondissement, où certains morceaux ont à nouveau été entendus : <http://youtu.be/9XEYtqZKvfl>. Cela se déroula dans la salle autrefois dite Soleil, car on y pénétrait par une étroiture autour de laquelle est dessiné ce que beaucoup identifient comme le drapeau du Japon, mais qui est en fait celui de l'armée impériale japonaise (*i.e.* un soleil rayonné). Cette salle est aussi connue sous le nom de salle Ciné, depuis qu'il y a quelques années, une personne travaillant dans le milieu des décors de théâtre et cinéma qui ne trouvait plus d'activité en France décida de faire sa cérémonie d'adieu dans le ventre de Paris avant de partir pour New-York dans l'espoir d'y trouver de l'embauche.

Il arrive donc de temps à autre que le pouvoir d'attraction des carrières provoque un curieux mélange des genres, au sein même de l'administration de tutelle des carrières chargée pourtant en être le garant de l'intégrité. L'Ossuaire des Catacombes ne bénéficie par ailleurs d'aucune mesure de protection en tant que Monument historique ou même simplement Inscription à l'Inventaire supplémentaire. Comme quoi le loup est parfois dans la bergerie, et nul ne peut dire s'il ne répondra pas un jour ou l'autre à l'appel du grand mystère des profondeurs de Paris. Ces deux exemples ci-dessus le prouvent clairement. Il semblerait même que ce soit suite au concert de 1897 que le pilier en pierre que l'on voit sur la gravure ci-dessus, ait été entouré d'ossements faisant ressembler ce nouvel élément de décor à une barrique (ce qui lui vaut désormais le surnom de Tonneau)

Ce genre de fête dans l'ossuaire put néanmoins se renouveler jusqu'à assez récemment, d'autant plus que la séparation physique d'entre l'ossuaire et le reste de carrières, par des bouchons de plusieurs mètres d'épaisseur, ne fut effectuée qu'au tout début des années 80's, afin d'éviter des intrusions autant clandestines qu'intempestives. Mais s'il y eut poursuite de tels événements, les représentants des médias n'y étaient pas conviés pour éviter que cela ne fuite dans la presse, sinon pourquoi les y inviter comme se fut le cas en 1897. Cet exemple ci-après, relativement contemporain, nous montre la persistance de tels festivités. Alors qu'il est en pleine expérience « hors du temps », dans un isolement

complet et un froid pénétrant Michel Siffre ¹⁷, se remémore soudain : « *Sans savoir pourquoi, alors que je suis en train de préparer des tartines de beurre sur du pain de guerre, je pense à une "surboum" organisée au fond des catacombes, au milieu d'un gigantesque amas de crânes et de tibias soigneusement alignés. L'ambiance était extraordinaire et je faisais une comparaison avec le lieu si austère dans lequel je me trouvais.* » Comme quoi, lorsque l'on fréquente assidûment les carrières de Paris, elles vous envahissent insidieusement, quitte à resurgir à l'improviste, dans les endroits les plus inattendus et les moments les plus saugrenus.

D'autres artistes ont marqué leur passage à Paris par leur présence dessous

Dans les années 80's, il fut possible de croiser d'étranges musiciens sous Paris. Un menuisier de l'Opéra-comique et sa trompette, un Américain muni de son ocarina, ou un chargé de communication d'une grande société étatique avec sa cabrette, voire un historien diplômé de la faculté avec différents instruments à vent ou à percussion positionné au bas de certains puits et cherchant à faire le plus de bruit en formulant l'étrange vœu que cela s'entende à la surface. Sans oublier bien sûr Dan, des *Rats*, frappant sur son djembé à la Plage.

À la fin de cette même décennie, c'est d'un « bœuf » clandestin que résonnèrent les voûtes de l'ossuaire des Catacombes, lorsque le 12 avril 1989 Sting et Jacques Higelin ¹⁸, en présence de Philippe Petit le funambule en train de préparer sa performance « Tour et fil ¹⁹ ». En 1984, sous couvert de la préparation au spectacle, il avait déjà visité les souterrains et carrières du 16^e arrondissement, se familiarisant ainsi avec la surveillance du Palais de Chaillot et du Trocadéro ²⁰.

Je me souviens être également descendu avec Catherine Ringer, chanteuse du duo des Rita Mitsouko au mitan des années 90's. Celle-ci n'est qu'une artiste parmi la soixantaine de personnalités recensées ayant mis leurs pas dans ceux de leurs augustes prédécesseurs. Toutes furent « Marraine de promotion » de la prestigieuse École des Mines de Paris (aujourd'hui Mines-ParisTech). Chaque année cette marraine de promotion est choisie parmi les personnalités médiatiques du moment. C'est ainsi que l'on trouve sur les parois sous Paris des noms, quelques fois retombés dans l'oubli depuis, car la popularité peut être fugace (parfois à peine plus que le quart d'heure évoqué par Andy Warhol). D'autres au contraire sont toujours célèbres, sans forcément faire la une de l'actualité journalistique, car leur aura s'est confirmée aboutissant à une célébrité jamais démentie. Toutes, pour la fonction qui leur a été attribuée, ont à ce titre connues les carrières et catacombes de Paris au cours d'une virée nocturne. Une escapade hors des sentiers battus d'une existence artistique de confort, organisée spécifiquement par les élèves des Mines le jour (la nuit) du baptême. Jouèrent ce rôle non rétribué il va de soi, qui ne les marqua parfois pas plus que cela car ne représentant finalement qu'une prestation parmi de très nombreuses autres sollicitations, certaines actrices du Français ou en devenir. À leurs corps défendant, il convient de remarquer que ce baptême ne représente l'activité que d'une simple journée, et qu'est-ce qu'un seul jour dans toute une vie ? De plus la mémoire étant forcément sélective et volatile ; ce que démontrent aussi certains anciens élèves mineurs interviewés aujourd'hui qui ne sont pas d'accord quant au nom de la marraine, alors à moins de l'avoir épousée... ce qui arriva également !

Les élèves de l'École des Mines de Paris, qui se succèdent année après année dans ces galeries souterraines, les transforment en cimaises d'exposition de tableaux qui matérialisent chacune des promotions successives de l'école depuis l'année 1945. Cette année-là Jean Rives, délégué général de la promotion, eut l'idée de laisser pour la première fois dans un couloir sous la rue Saint-Jacques, une trace pariétale pour rappeler le baptême de son école qui venait d'être organisé sous Paris : un simple cadre, à la forme toujours renouvelée par la suite, ne comportant que le nom de la Marraine de promotion et celui des élèves organisateurs. Ce principe se poursuit depuis année après année. Malheureusement les premiers tableaux ont disparu depuis le début des années 90's sous des

¹⁷ Michel Siffre, *Hors du temps. L'expérience du 16 juillet 1962 au fond du gouffre de Scarasson par celui qui l'a vécue*, Julliard, 1963.

¹⁸ Jérôme Mesnager, *La vie en blanc* (Le Voyageur 2010).

¹⁹ Une traversée unique sur un fil de 700 mètres, distance séparant l'esplanade du Trocadéro et la tour Eiffel et qui eut lieu 26 août pour le centenaire de la tour

²⁰ Philippe Petit, *Funambule* (Albin Michel 1991).

badigeons de peinture de moins en moins clairsemés, vomis par les bombes aérosols de hordes de cataclastes. J'en ai effectué un relevé au début des années 80's, complété par des interviews d'anciens élèves mineurs de toutes les promotions.

Ainsi Jacqueline Duc fut la marraine de la promotion P45, donc juste au sortir de la guerre ; elle n'était pas encore au Français car y entra de 1946 à 1951 ; Nelly Vignon le devint en 1955 (pensionnaire du Français de 1952 à 1956), Annie Girardot en 1956 (venait d'y entrer en 1955), Catherine Samie en 1957 (y entra en 1956 et devint sociétaire en 62)... et tout dernièrement les Mines choisirent une « marraine » atypique pour l'année 2008 : Guillaume Gallienne²¹, entré au Français en 1998, pour en devenir le 513^e sociétaire en 2005 (mais il ne descendit pas sous Paris !). Au début de cette tradition, l'actrice choisie pour être la marraine était même embauchée pour jouer dans la pièce de théâtre parodique se moquant des professeurs, pièce dont la représentation avait alors lieu non seulement à l'école, mais également sur une véritable scène de théâtre comme celui du Vieux Colombier, lequel depuis avril 1993 est la seconde salle de la Comédie française après son rachat par l'état en 1986 pour le sauver de la disparition.

Et aujourd'hui ! *Quid des artistes vis-à-vis des carrières ?*

Maintenant que la vidéo est devenu un support de communication abondamment utilisé et que les caméras et les moyens d'éclairage sont de plus en plus miniaturisés et performants, les catacombes de Paris sont devenues *the place to be*. Alors que du temps des Gaspards de Pierre Tchernia, au milieu des années 70's donc, l'encombrement des caméras faisait que très peu de tournages y eurent lieu. Il émerge d'ailleurs de ce film, dont l'action se déroule pour environ 75% dans les sous-sols parisiens, une « petite musique » qui lui est définitivement associée, à la manière d'un *gimmick* : « *Combien de mesures pour rien ? – Je vous l'ai dit un million de fois l'abbé, deux, deux mesures, comme d'habitude !* ». Il s'agit bien évidemment de *La truite* de Schubert.

Le film *Catacombes* (*As above / So below* dans sa version originale) sorti sur les écrans cinématographiques du monde entier l'été 2014 n'a pas arrangé la chose, propageant cette image d'un Paris insolite et souterrain jusque dans les recoins les plus reculés de la blogosphère à la vitesse d'un Internet haut-débit au galop dopé aux anabolisants stéroïdiens. Depuis, ce musée déjà sur-fréquenté est devenu le point de passage incontournable du « tout-Paris », un « site de rencontres », un lieu de rendez-vous qu'il faut avoir vu, mais aussi là où il faut être vu. L'endroit dans lequel les amateurs de « selfies » sévissent désormais comme partout ailleurs, car chacun sait que par ce moyen photographique ce n'est pas un simple autoportrait qui est réalisé, mais un portrait de soi dans le monde ; ce qui compte c'est autant, sinon davantage, le paysage, l'endroit de la prise de vue pour montrer que l'on y était. Et en ce site plus qu'en tout autre, il peut être symbolique sinon important, de montrer à la fois que l'on y fut, et que l'on en est revenu... de « l'Empire des déjà morts ». Se mettre en scène là où la mort est scénographiée, quelle extraordinaire mise en abyme dans un environnement qui de plus sort de l'ordinaire ! Le Paris des vivants du dessus, a ainsi rendez-vous avec celui du dessous et d'avant.

Des clips de plus en plus nombreux y sont tournés, parfois dans de simples décors reconstitués ailleurs (autres carrières ou en studio de surface), mais de plus en plus souvent les images enregistrées l'ont été *in situ*, avec ou sans autorisation. La sensibilité des caméras numériques, même en HD, et leur discrétion optimale permettant de s'affranchir de toute contrainte administrative ; et l'on peut retrouver ces prestations sur les sites de partage de vidéo en ligne sur Internet. En revanche, un échange inédit associant carrières et musique, eut lieu à la fin de l'été 2009 dans la commune bien nommée de Carrières-sur-Seine : contre quatre heures de bénévolat pour aider à réhabiliter d'autres carrières souterraines, 118 jeunes obtinrent leur ticket d'entrée à un concert de Hip Hop et mixes de DJs au Zénith au mois d'octobre de cette même année.

Inversement, les catacombes transpirent parfois dans des œuvres artistiques performée en surface. On sait que ce site a toujours été sources d'inspiration pour des artistes en tout genre : de très

²¹ De septembre 2008 à 2010, il anima une rubrique dans l'émission *Le Grand Journal* de Canal + et la parodie de pièce de théâtre jouée pour le baptême de l'école s'intitula *Nulle PR ailleurs* (l'école redoutant alors sa délocalisation sur le Campus d'Orsay)

nombreux poèmes, des romans (plus de 250 donc répertoriés en exactement deux siècles, sans compter la cinquantaine de romans anglophones), mais aussi la musique, tant classique que moderne, autant de supports pour évoquer le monde infra-parisien, et assurer la propagation de son image.

Par exemple, le compositeur russe Moussorgski consacra aux Catacombes une pièce de ses « Tableaux d'une exposition », en illustration à un dessin de son compatriote et ami Victor Hartmann, au milieu de « vieux crânes ». Jean-Michel Jarre fut lui aussi inspiré par le sous-sol parisien : il a écrit une partition s'intitulant « *Paris Underground* », jouée le 14 juillet 1998 à la tour Eiffel avec projection d'images géantes provenant des entrailles de Paris ; son clip est de même illustré par des photos prises sous Paris. Des chanteurs contemporains y racontent leur expérience cataphile : Mucke « Aux catacombes », Bax « Catacombes », même un KtaRap, ou ce morceau joué à la guitare sèche : http://paris.catacombes.free.fr/bacchus_blues_des_catacombes.htm



En 1874, pour rendre hommage à son ami décédé l'année précédente à l'âge de 39 ans d'une rupture d'anévrisme, Modeste Moussorgski s'inspira de 10 tableaux peints par Victor Hartmann pour composer sa célèbre suite pour piano « Tableaux d'une exposition ». Seuls six de ces œuvres subsistent aujourd'hui. Si le 8^{ème} morceau musical s'intitule *Catacombae. Sepulcrum romanum*, c'est bien cette représentation de la « Grande croix » de l'ossuaire des Catacombes de Paris qui en est la source incontestable.

Un CD fut même directement enregistré sous terre par le groupe de chants grégoriens *Venance Fortunat*. Ce sont les carrières de craie de Meudon qui furent à l'occasion converties en studio d'enregistrement pour l'intégralité de *De Profundis : Deplorations sacrées de la tradition occidentale*. L'acoustique exceptionnelle de ce lieu valut d'ailleurs à ces carrières leur classement en tant que site « scientifique et artistique » en 1981, ce qui les protégea de la destruction envisagée par un promoteur sans scrupules qui avait imaginé construire de nombreux immeubles au-dessus.

Pour regagner la surface sur la pointe des pieds

Mais il est un type de concerts très particulier, dont seules les carrières de Paris peuvent donner un ressenti difficilement abordable ailleurs et auquel peu de personnes pensent : les « concerts de silence ». En effet, le sous-sol parisien, à l'instar de celui des grottes et autres gouffres, présente deux particularités : son absence étourdissante de lumière, et son assourdissant silence.

Silence dont surent jouer les Talpa comme on joue d'un instrument de musique. Dans *La Double vie de Théophraste Longuet*, les Talpa, un peuple descendant d'une famille qui s'est retrouvée dans les catacombes de Paris dans les premières années du XIV^e siècle, n'ayant plus besoin de voir puisque vivant dans l'obscurité, n'ont plus d'yeux. Au contraire, d'autres sens se sont hypertrophiés : leur nez s'est modifié en groin d'une sensibilité exacerbée puisqu'ils ne supportent plus l'odeur désagréable de la lumière, tandis que leurs oreilles sont relevées en cornets devenus si sensibles... qu'ils s'offrent des concerts de silence !

Et si vous êtes seuls, cherchez à trouver le silence ; éloignez-vous des rares galeries surmontées par une ligne de métro, et si aucun bruit de goutte d'eau ne vient perturber votre écoute, écoutez le silence, écoutez-le, vous finirez par l'entendre. Vous percevrez un bruit de pas réguliers au loin d'abord très faible, puis de plus en plus fort, de grands coups sourds qui se rapprochent progressivement et finissent par vous envahir totalement, écoutez, c'est votre propre cœur qui bat : vous vous entendez vivre, vous vivez !

Bibliographie sur ce sujet très particulier

« Quand les internes allaient en carrières... avant d'embrasser la leur ! (Des carrières souterraines parisiennes à la carrière médicale professionnelle, le parcours de l'Internat passait autrefois par les *catacombes* de Paris) », p.31-37 de « L'Internat de Paris » (revue de l'Association Amicale des Anciens Internes en Médecine des Hôpitaux de Paris), n°54 (septembre 2008) ;

« Des internes au dessous de tout, *ou quand les « catacombes de Paris » résonnaient de chansons paillardes...* » (actes de la XI^e conférence de l'ADAMAP, *i.e.* l'Association des amis du musée de l'AP-HP : Salles de garde et folklore médical, une histoire à méditer, vendredi 26 février 2010, hôtel de Miramion), publié p.41-47 de La Lettre de l'Adamap numéro 18 (20 juin 2010) ;

« La géologie parisienne au travers des chansons estudiantines de Grandes Écoles », p.21-35 de la revue « ABC Mines » de l'École des Mines de Paris, n°34 (février 2012) ;

Les dits et les non-dits des scouts dans les carrières et catacombes de Paris, d'après et à partir de « *Pas de chewing-gum pour Pataugas* », de Mik Fondal (soumis).

Pour ceux que la lecture de mon pensum n'aurait pas découragé d'aller plus loin voici, ci-après, le texte de la *Curée* d'Auguste Barbier, dans lequel ont été surlignées les allusions faites par P.-L. Imbert dans son récit de la déclamation de Mounet-Sully dans les *catacombes de Paris*.

« **La Curée** » d'Auguste Barbier (publiée dans la Revue de Paris en 1830)

I

Oh ! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs ;
Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La Marseillaise répondait,
Certes, on ne voyait pas, comme au jour où nous sommes,
Tant d'uniformes à la fois ;
C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'homme
C'étaient alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre ;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche, et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens : Mourons !

II

Quant à tous ces beaux fils aux tricolores flammes,
Au beau linge, au frac élégant,
Ces hommes en corset, ces visages de femmes,
Héros du boulevard de Gand,
Que faisaient-ils, tandis qu'à travers la mitraille,
Et sous le sabre détesté,
La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité ?
Tandis que tout Paris se jonchait de merveilles,
Ces messieurs tremblaient dans leur peau,
Pâles, suant la peur, et la main aux oreilles,
Accroupis derrière un rideau.

III

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain,
Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
Qui met du blanc et du carmin
C'est une forte femme aux puissantes mamelles,
À la voix rauque, aux durs appas,
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements des tambours,
À l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds ;
Qui ne prend ses amours que dans la populace,
Qui ne prête son large flanc
Qu'à des gens forts comme elle, et qui veut qu'on l'embrasse
Avec des bras rouges de sang.

IV

C'est la vierge fougueuse, enfant de la Bastille,
Qui jadis, lorsqu'elle apparut
Avec son air hardi, ses allures de fille,
Cinq ans mit tout le peuple en rut ;
Qui, plus tard, entonnant une marche guerrière,
Lasse de ses premiers amants,
Jeta là son bonnet, et devint vivandière
D'un capitaine de vingt ans
C'est cette femme, enfin, qui, toujours belle et nue,
Avec l'écharpe aux trois couleurs,
Dans nos murs mitraillés tout à coup réparue,
Vient de sécher nos yeux en pleurs,
De remettre en trois jours une haute couronne
Aux mains des Français soulevés,
D'écraser une armée et de broyer un trône
Avec quelques tas de pavés.

V

Mais, ô honte ! Paris, si beau dans sa colère,
Paris, si plein de majesté
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté,
Paris, si magnifique avec ses funérailles,
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins déparés et ses pans de murailles
Troués comme de vieux drapeaux ;
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,
Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la sainte,
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux,
Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,
Un égout sordide et boueux,
Où mille noirs courants de limon et d'ordure
Viennent traîner dans leurs flots honteux ;
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte, et d'étage en étage,
Gueusant quelque bout de galons ;
Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin de guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer.

VI

Ainsi, quand désertant sa bauge solitaire,
Le sanglier, frappé de mort,
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre,
Et sous le soleil qui le mord ;
Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,

Il meurt, et que la trompe a sonné la curée
À toute la meute des chiens,
Toute la meute, alors, comme une vague immense,
Bondit ; alors chaque mâtin
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin ;
Et puis vient la cohue, et les abois féroces
Roulent de vallons en vallons ;
Chiens courants et limiers, et dogues, et molosses,
Tout s'élance, et tout crie : Allons !
Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,
Allons, allons ! les chiens sont rois !
Le cadavre est à nous ; payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois.
Allons ! nous n'avons plus de valet qui nous
fouaille
Et qui se pend à notre cou :
Du sang chaud, de la chair, allons, faisons ripaille,
Et gorgeons-nous tout notre soûl !
Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,
Fouillent ses flancs à plein museau,
Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
Car chacun en veut un morceau ;
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
Avec un os demi-rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
Jalouse et le poil allongé,
Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne,
Son os dans les dents arrêté,
Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :
« Voici ma part de royauté »

Pour entrer en contact avec l'auteur : gilles.thomas@paris.fr

Quelques-uns parmi la centaine de mes articles publiés ici :
<http://www.anales.org/archives/x/gillesthomas.html>